

CHOPIN GIDE ET RUBINSTEIN

Arthur Rubinstein, qui vient d'obtenir un triomphe à la salle Pleyel dans un récital consacré à Chopin, publie dans ce numéro un amusant article sur Chopin et André Gide que présente Gérard Bauër. (Photo Lipnitzki.)

Lire en page 9 : Ces demoiselles anglaises qui irritaient Chopin, par Arthur Rubinstein.

CHOPIN, ANDRÉ GIDE et ARTHUR RUBINSTEIN

Le public des concerts, les auditeurs des radios et des disques, les dilettantes des deux mondes connaissent Arthur Rubinstein. Il a joué dans toutes les capitales et sous toutes les latitudes ; et, la semaine dernière, il donnait encore à Paris, à la salle Pleyel, comble jusque sur l'estrade, un récital consacré à Chopin. Séance magnifique où Rubinstein a affirmé sa maîtrise et sa connaissance d'un maître auquel le lien les affinités de la musique et de la nationalité. Une Vie de Chopin, par le grand écrivain polonais Casimir Wierzyński (où on lira des lettres inconnues de Chopin et de sa première maîtresse, la comtesse Potocka), va d'ailleurs paraître prochainement avec une préface d'Arthur Rubinstein sur le maître polonais. Ce n'est pas la première fois qu'Arthur

Rubinstein écrit sur Chopin. André Gide lui en a fourni l'occasion lorsqu'il publia ses Notes sur Chopin. On se rappelle la véhémence avec laquelle Gide attaqua, dans ces Notes, les « virtuoses » qui ne cessaient, disait-il, de dénaturer Chopin et de travestir son talent. Arthur Rubinstein répondit alors dans le New York Times à André Gide. Les amis d'Arthur Rubinstein, qui connaissent sa spontanéité, sa verve et son ironie, retrouveront ses dons brillants dans cette traduction, inédite en France, d'un texte revu et complété par l'auteur. Et l'immense public qui unit la musique et les lettres dans une même fidélité d'esprit, se divertira à cette réplique à laquelle André Gide n'a pas répondu.

Gérard Bauër.

dénoncées et interrompues par M. André Gide...

L'auteur de *La Porte étroite* est bien trop artiste pour qu'on ne rencontre pas dans son petit livre quelques phrases empreintes de poésie et d'une touchante sensibilité. Il est dommage qu'elles se perdent dans des bavardages de dilettante dont je ne puis me refuser d'apporter ici quelques exemples. Veut-il louer Chopin de rejoindre la joie à travers la tristesse, il le fait en affirmant que la joie finit par dominer, « une joie qui n'a rien de la gaité un peu sommaire et vulgaire (?) de Schumann... » Commentant le XVII^e Prélude, il cite Montesquieu : « Montesquieu parle d'un lent épaississement de la sève qui progressivement se coagule, devient opaque et tout naturellement se fait tige, d'où surgit une nouvelle frondaison. C'est de cette manière exactement que dans le XVII^e Prélude de Chopin, par exemple, doit se former la mélodie... » Parfois aussi ses références sont moins illustrées et moins végétales : « Qu'Alibert (?) était charmant, hier, lorsqu'il s'écriait : « Je donnerais toutes les symphonies de Beethoven, tu m'entends » bien ; toutes les symphonies pour une seule ballade de Chopin... » Jusqu'au jour (10 avril 1938) où M. Gide devient la musique elle-même : « Ce matin-là, j'étais en mi majeur. Toutes mes pensées comportaient quatre dièses ; plus tous les accidents à survenir en cours de modulation... »

N'insistons pas sur le touchant et grandissant optimisme de M. André Gide pour ses progrès personnels de pianiste, au cours des années : « Je me suis remis au piano, m'étonne de jouer maintenant si aisément les sonates de Beethoven... Mais leur pathos m'exténue... » (1^{er} décembre 1921). Et la même année : « ...Repris la Barcarolle de Chopin qu'il n'est pas si malaisé que je croyais de jouer plus vite, et j'y parviens... » Et plus tard : « J'arrive à supprimer de mon jeu (au piano) les crescendos. »

Ces minuties et ses complaisances envers soi-même n'ont pas désarmé M. Gide à l'égard des interprètes de Chopin, et de quiconque traduit la musique en termes de littérature ou de peinture. Je voudrais, à ce sujet, noter une coïncidence. M. Gide, dans ses commentaires, a été irrésistiblement porté à comparer deux préludes de Chopin aux murmures d'un ruisseau. Or, lisant une lettre de Chopin à son ami, le comte Grzymala, datée d'Écosse, le 21 octobre 1848, je trouve le paragraphe suivant : « Ceux qui connaissent mes compositions me demandent : « Jouez, voulez-vous, votre » second Soupir... J'aime vos « cloches » » et chaque remarque se termine par « on » dirait de l'eau ». Je n'ai jamais joué devant une Anglaise sans qu'elle dise : « ...Comme de l'eau... »

Chopin, nous le savons, éprouvait une répugnance pour les titres descriptifs, détestait les commentaires et ce genre d'assimilation : « on dirait de l'eau ». Je n'aurais garde de comparer M. Gide aux demoiselles anglaises qui irritaient Chopin ; mais peut-être vaut-il mieux pour M. Gide que l'artiste qu'il admire soit mort avant la publication de ses Notes.

En ce qui me concerne, j'avais d'abord l'intention d'écrire en manière de représentations un *Essai sur la façon d'interpréter Hamlet*, en injuriant tous les acteurs qui l'avaient personnifié sur la scène. Mais, à la réflexion, j'ai décidé de relire *Les Nourritures terrestres*. J'ai retrouvé André Gide et j'y ai pris un sérieux plaisir.

Arthur Rubinstein.